

Préface au livre qui n'existe pas

« Je m'abandonne au découragement quand je pense à la multiplicité des faits. Ce que j'embrasse, en comparaison de ce que je n'embrasse pas, ne fait pas bonne figure. »

Aragon

On connaît la fable des aveugles autour de l'éléphant.

Six aveugles, qui veulent savoir ce qu'est un éléphant, sont conduits auprès d'un de ces pachydermes. Le premier, enserre une patte de ses bras et s'écrie : « Un éléphant est comme un tronc d'arbre à l'écorce rugueuse. » Le deuxième, qui caresse les défenses de l'animal, rétorque alors : « Tu n'y es pas du tout, un éléphant est lisse et dur comme une pierre polie, pointu comme une corne acérée. » Le troisième, alors qu'il en manipule la trompe, les contredit aussitôt : « Mais non, un éléphant est comme un gros serpent, souple et vigoureux. » Bien

sûr, le troisième, se trouvant auprès de la queue, pense en son for intérieur : « Les imbéciles, ils n'y connaissent rien, un éléphant est comme une sorte de balai aux poils durs. » Quant au cinquième aveugle, placé sous le ventre de l'animal, il ne peut s'empêcher de crier : « Insensés que vous êtes tous, un éléphant est comme un énorme rocher mou suspendu dans les airs. » Le sixième, tout en jubilant intérieurement, savait bien, lui qui avait une oreille entre les doigts, qu'un éléphant ressemblait à une grande feuille de papier épaisse et souple en même temps !

La fable peut avoir de multiples prolongements.

Ainsi les six aveugles peuvent s'entre tuer au nom de leur vérité. Aucun n'a tort, n'est-ce pas ? Chacun veut imposer aux autres sa vérité. Tous sont de bonne foi.

Ou bien, les six peuvent se mettre d'accord et partager leurs connaissances en se rendant compte qu'ils ne détiennent chacun qu'une part de la vérité et qu'en se mettant ensemble ils pourront définir avec exactitude ce qu'est un éléphant. Auront-ils raison ? C'est moins sûr.

Ou bien encore, ils pourront penser, non sans une certaine logique, que l'éléphant n'existe pas puisque chacun en donne des définitions différentes et contradictoires.

Ou bien encore, à condition d'une certaine humilité et élévation de conscience, ils s'apercevront que l'éléphant est encore autre chose que ce que la

somme de leurs six expériences leur montre.

Imaginons maintenant qu'on rende la vue à nos aveugles et qu'ils voient ainsi l'éléphant en totalité. Auront-ils fait le tour de la question pour autant. Sauront-ils exactement ce qu'est un éléphant ? Bien sûr, répondra le bon sens commun. Et pourtant, savent-ils tout de l'éléphant ? Du temps qu'ils étaient aveugles, ils utilisaient le sens du toucher. Maintenant ils ont la vue. Ont-ils pour autant la connaissance de l'éléphant qu'a un chien à l'odorat si développé ? Ont-ils entendu le berrissement de l'animal ? L'ont-ils goûté, en ragoût ou en escalope ? En auraient-ils fait le tour avec leurs cinq sens, connaîtraient-ils le tout de l'animal ? N'y a-t-il pas d'autres façons de connaître que l'expérience sensible ? Et que dire de la vie de l'éléphant, de ses relations sociales, de ses amours ?

Ainsi, comme nos aveugles, l'homme croit souvent savoir des choses quand il n'en connaît que d'infimes parcelles.

Ce livre aurait pu s'intituler « Définitions parcelles du monde », puisqu'il contient plusieurs récits, qui chacun à sa façon, expliquent un aspect d'une parcelle du monde. Ce livre, dans son entier, est lui-même une parcelle de ce monde qu'il décrit. Ce livre donc, ne fait que rajouter un peu de confusion en ce monde... à moins qu'il ne permette, si peu que ce soit, de comprendre que la connaissance du monde, outre son aspect vaniteux, est vaine entreprise si l'on

n'est pas aimé.

On connaît également l'histoire juive et drôle de l'aveugle et du rabbin buveur de lait. Un aveugle passant devant la fenêtre du rabbin lui demande à quoi il est occupé et ce dernier lui répond :

« Je bois un bol de lait.

– Cela ne me dit rien, rétorque l'aveugle, je ne sais ce qu'est le lait, à quoi il ressemble.

– Le lait, reprend le rabbin, est un liquide onctueux de couleur blanche.

– Je ne sais ce qu'est la couleur blanche.

– Le blanc est la couleur du cygne gracieux.

– Mais je ne sais pas non plus ce qu'est un cygne.

– Le cygne, explique le rabbin, est un animal au long cou flexible qui nage avec grâce.

– Au long cou flexible ! Merci, rabbin, je sais maintenant ce qu'est le lait.. »

Nous sommes en même temps comme cet aveugle et ce rabbin. Nous n'arrêtons pas d'expliquer le monde et nous croyons le connaître en nous en faisant des représentations, non seulement erronées, mais encore sans aucune commune mesure avec sa vérité. Comme rabbins, nous croyons pouvoir transmettre notre connaissance alors que nous ne faisons, le plus souvent qu'induire en erreur ; comme aveugles, nous croyons connaître le monde sans nous rendre compte que le monde est « autre ».

Ce livre donc, est un livre écrit par une sorte de rabbin aveugle et destiné à des lecteurs non moins aveugles qui, à leur tour, joueront au rabbin.

L'essentiel est une présence.
... au cœur du monde.

Le Silence

Le hasard offre bien des opportunités. On ne compte plus les coïncidences étonnantes qui vous feraient presque douter de l'inexistence de Dieu... ou du diable. (Je ne sais pas vous, mais moi, ça me plaît bien de mettre une majuscule à Dieu et une minuscule au diable. J'y vois là comme une justice orthographique nécessaire.) Toujours est-il que peu de temps après la rencontre, déjà peu ordinaire, de mon ami, le philosophe pessimiste, dans les ruines d'un vieux monastère sur le causse (cf. « Dieu ne nous laisse pas libres »...), et alors que je déambulais entre Bastille et République, toutes banderoles claquantes, et la bouche pleine de slogans anti ceci, anti cela, (traduire les « ceci » et les « cela » par « méchants, affreux, pollueurs, exploiters, tyrans, généraux d'enfants soldats, massacreurs de fauvettes... enfin on aura compris que je déambulais pour la bonne cause, quoi !), j'aperçus, dans un fourgon de preux C.R.S. faisant leur devoir, mon ami, menottes aux poings !

Abandonnant aussitôt la manifestation braillarde à sa juste cause, je me précipitai vers ledit fourgon avec une sorte de hargne libératrice qui dut me faire prendre pour un dangereux agitateur de pavés parisiens par les braves et soucieux policiers qui m'interceptèrent, me menottèrent et m'enfourgonnèrent à mon tour dans le chariot grillagé, garant et symbole de la tranquillité, sinon de la survie de la république.

Eh bien, me disais-je, voici une singulière et plaisante aventure. Nous allons pouvoir reprendre notre conversation théologique là où nous l'avions laissée... mais avant toute chose, je m'étonnai de la présence de mon ami ainsi enchaîné en ce lieu. La manifestation était plutôt bon enfant et les casqués de noir n'assuraient qu'une surveillance de routine, plutôt débonnaire. Alors pourquoi cette capture d'un homme en somme si bonhomme ? C'est ce dont je m'enquis en premier.

« Sans doute, me répondit-il après m'avoir salué, les policiers ont-ils cru que j'étais vraiment inquiet tant parce que j'étais le seul dans le cortège à rester silencieux, et je n'étais pas non plus des leurs.

– Et cela, à votre avis, a suffi à vous rendre suspect aux yeux de la police ? Vous m'étonnez.

– Il ne faut s'étonner de rien de nos jours. Des jours d'avant et d'après aussi, d'ailleurs. Le silence est louche.

– Que voulez-vous dire ?

– Moi-même, jusqu’à il y a peu, je pensais que le silence était douteux, trouble et pour tout dire un peu ambigu : si l’autre se tait, on peut tout imaginer de sa pensée, et surtout le pire.

– Bien sûr les « non-dits », comme on dit, sont la source de presque tous les maux des hommes. Tous les pys savent ça depuis déjà pas mal de temps.

– Et cependant...

– Cependant ? interrogeai-je.

– Par une coïncidence des plus étranges, j’ai lu un livre et j’ai rencontré un homme.

– Vous parlez d’une coïncidence !

– Attendez, laissez-moi vous instruire. »

Et il m’expliqua alors que deux phrases du livre l’avaient particulièrement interpellé. L’une, dans la bouche d’un des personnages était : « *Passer le restant de mes jours avec un être à qui je n’aurais rien à dire, ou pire, avec qui je ne pourrais pas partager de silences ? Je n’imagine pas d’existence plus solitaire.* » Et l’autre dans la bouche d’un autre personnage parlant de Shakespeare : « *J’ai le sentiment que moins il en dit plus c’est beau.* »

Comme je manifestais moi aussi mon admiration pour ces deux phrases, il me dit :

« Si ces paroles vous ont plu, alors précipitez-vous sur le livre, il vous enchantera certainement.

– Et quel est ce livre ?

– « *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates.* »

– Vous vous moquez !

– Pas le moins du monde. Et encore, là je vous donne le titre français, parce qu'en anglais – oui, ce livre est écrit en anglais, par une américaine ! rien ni personne n'est franchement parfait, n'est-ce pas – il est encore plus long et rigolo. Il y est question de tourtes et de je ne sais quelle autre chose loufoque, anglaise, quoi !

– L'auteure ?

– Elles s'y sont mises à deux : Mary Ann Shaffer & Annie Barrows ; mais c'est surtout la première, morte juste après la parution de son livre qui a fait le boulot.

– Bon, bon, admettons. Toujours est-il que les deux phrases que nous évoquons sont superbes.

– N'est-ce pas ? Le silence. La concision. Le laconisme. Le haïku...

– Et la rencontre d'un homme, vous me disiez, était l'autre terme de la coïncidence.

– Absolument. Un homme étonnant. Encore plus étonnant que le titre du livre. Son nom est bien banal, Alain Noël, mais sa vie mérite d'être connue.

– Vous m'intriguez.

– Figurez-vous que ce type-là, patron d'une maison d'édition entièrement remise à flots par ses soins, journaliste de renom, homme de contact et de média, marié à une femme qu'il aime, père de

quelques enfants, ce type-là, donc, a décidé de se faire moine !

– Moine ?

– Oui, moine. Il avait décidé ça, m’a-t-il confié, bien avant ses activités multiples. Il avait prévu, en accord avec sa femme, de se faire moine dès que ses enfants subviendraient par leurs propres moyens à leur existence. Son projet reposait sur l’idée simple que si Dieu était Dieu, alors la simple logique voulait qu’on lui consacrerait entièrement son existence. Moine, donc. Or il croyait, et il croit toujours, que Dieu est Dieu.

– Curieux parcours en effet.

– N’est-ce pas ? Sa vie mériterait d’être contée, certes. Mais ce n’est pas cela qui fait la coïncidence. Tenez, entre autres choses, il a créé un monastère virtuel. Sur le net. Il l’appelle le monastère invisible.

– Au moins lui n’aura pas de problème de ruines comme celui du causse où nous causions l’autre jour !

– Évidemment. Mais revenons si vous le voulez bien à la coïncidence. Lorsque j’ai rencontré Alain Noël, c’était juste après avoir été frappé par ces deux phrases évoquant le silence et je lui demandai donc si le vœu de silence auquel il s’astreignait n’était pas trop difficile à tenir pour les moines et pour lui en particulier, homme de médias. Enfin je lui demandai de me dire comment il s’y prenait tout en lui avouant que j’en serais, pour ma part, bien incapable. Vous

savez ce qu'il m'a répondu ?

– Aucune idée, répliquai-je le sourcil levé en signe d'intérêt, non feint.

– Il m'a dit que c'était très facile de faire silence.

– Ah bon. Je voudrais bien voir ça.

– **Il suffisait de décider d'arrêter de dire du mal.**

– Arrêter de dire du mal ! Je ne saisis pas...

– Moi non plus, dans un premier temps, je ne compris rien du tout ; mais il m'expliqua qu'il suffisait en effet de ne dire du mal de personne ni d'aucune chose. Ni d'aucune chose, insista-t-il encore. Ne pas se plaindre du mauvais temps, par exemple. Et du coup, on se rend compte qu'on n'a pratiquement plus rien à dire.

– Et vous y croyez, vous ?

– Sur le moment, non. Mais, pragmatique, je décidai tout de même d'en faire l'expérience.

– Et alors ?

– Alors, pendant une journée, je me suis baladé avec un dictaphone dans la poche. Qui se déclenchait à la voix. Et j'ai vécu une journée ordinaire, avec plein de rencontres et d'échanges. Tout ce que j'ai dit a été enregistré.

– Et alors ?

– Eh bien, le lendemain, j'ai transcrit sur papier tout ce que j'avais dit la veille. Tout, absolument tout. Puis j'ai rayé tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à de la médisance.

– Mais enfin, vous n’avez pas dû rayer grand-chose. Je vous connais. Vous n’êtes pas médisant pour deux sous.

– Détrompez-vous. Bien sûr, je ne cherche pas volontairement à dire du mal des autres, mais vous n’imaginez pas le nombre de paroles négatives que j’ai pu prononcer cette journée-là. Des paroles qui disaient « objectivement » du mal. À la fin de mon exercice, il ne restait pratiquement plus rien qui ne fût pas un tant soit peu négatif.

– Alors là, vous m’épatez, vous m’épatez. Et que faites-vous donc après ce travail de biffage ?

– Eh bien, je passai aux travaux pratiques. Je décidai de me forcer à ne rien dire de mal pendant une journée entière.

– Et vous y êtes arrivé ?

– Pour dire la vérité, je me suis surpris à laisser plusieurs fois en suspens une phrase que j’allais poursuivre. Mais au bout du compte, je ne m’en suis pas trop mal sorti. Et c’est vrai que je n’ai presque pas parlé pendant cette journée-là.

– Cela n’a pas été trop dur ?

– Figurez-vous qu’à la fin de la journée, je me sentais léger. Heureux. Satisfait comme je ne l’avais pas été depuis longtemps. Si bien que je me décidai à poursuivre l’expérience les jours suivants. C’est d’ailleurs pour ça que je me retrouve ici, menottes aux poings. Seul « silencieux » dans la manif, j’étais louche.

– Je suis vraiment curieux d’en savoir plus.

– Attendez, il faut aussi que je vous dise autre chose. Moi, je ne suis pas moine, n’est-ce pas. Pas de bure, de couvent, de pauvreté, de chasteté et de tout le toutim. Cependant, Alain Noël, qui l’est, lui, moine, lorsqu’il m’a expliqué son truc pour le silence, avait ajouté qu’à partir du moment où l’on faisait silence de cette façon, on commençait alors vraiment à entendre Dieu.

– Vous voulez dire que vous avez entendu Dieu ? !! Vous, malcroquant que je vous sais !

– Non, non, tranquillisez-vous, je n’ai pas rencontré Dieu, je veux dire que je ne l’ai pas entendu. Je ne suis pas Jeanne d’Arc, et d’ailleurs ce n’est pas Dieu qu’elle entendait mais des saintes et des archanges.

– Bon, mais alors, pourquoi me parlez-vous de ça ?

– Je n’ai pas entendu Dieu, mais ce que j’ai écouté, entendu dans mon silence n’est tout de même pas banal.

– Vous m’intriguez !

– J’ai entendu... les autres. Comme jamais encore je ne les avais entendus. Vous ne pouvez pas imaginer tout ce que j’ai compris, découvert, apprécié en entendant réellement les autres autour de moi. Du coup, je suis retourné voir Alain Noël dans son monastère (le visible !) pour lui faire part de mon enthousiasme et de mes découvertes.

– Ah ! Et qu'en a-t-il dit, le loufoque tonsuré des médias ?

– Ne vous moquez pas, c'est vraiment un homme exceptionnel, même si nous ne partageons pas tout à fait la même vision du monde.

– Bon, d'accord, repris-je en m'adoucissant, que vous a-t-il donc répondu quand vous lui avez annoncé vos découvertes silencieuses ?

– Il m'a dit que Dieu ou les autres, c'était la même chose !

– ...

– Oui, comme vous, j'en suis resté bouche bée !

– Euh... et pourquoi êtes-vous venu vous faire pincer à cette manifestation tapageuse, vous, le nouvel adepte du silence ?

Attendez, je n'allais quand même pas laisser massacrer les fauvettes sans rien dire !...

Sourire au sang

Où va-t-il, cet homme chargé de chaînes, aveuglé par les crachats et les horions de la foule, les pieds dans la fange du chemin ? Il n'en sait rien. Sa seule certitude est qu'il va mourir bientôt. Cette seule idée le désespère en même temps qu'elle le soulage.

N'avoir rien réussi dans sa vie : désespérance. Enfin ne plus souffrir : soulagement. Échouer si près du but : désespérance. Enfin sombrer dans le néant : soulagement.

Au milieu des lazzis et des quolibets, il entend les silences gênés, il perçoit les sourires veules, il découvre les regards fuyants de ses amis. De ceux qui se proclamaient avec force ses amis, il y a encore quelques heures.

Cela fait déjà un petit moment qu'il s'est tu. Résigné. Personne n'avait rien compris. Ce qu'il avait dit était trop haut, trop fort, trop pur. Trop exigeant. Et trop tôt sans doute.

Ses chevilles s'enfoncent dans la boue du chemin escarpé qui gravit la colline. Son dos n'est qu'une

plaie hurlante. Les mouches s'y agglutinent avidement. Le sang dégouline en larges ruisseaux sur ses joues, sur ses paupières, lavant de rouge les crachats des soldats moqueurs. Il ne voit plus rien. Sa voix n'est qu'un immense hurlement silencieux.

Sa vie, ce qui reste de sa vie n'a aucun sens. Il ne sait où il va sinon à la mort. Sûre. Un chien errant vient le houspiller. Sa morsure lui fait presque l'effet d'une caresse tant sa souffrance est extrême. Il n'est plus guidé que par les coups de fouet qui l'empêchent encore de s'écrouler.

Et soudain, elle est là. Devant lui. Venue d'un autre monde.

Le temps s'est figé. À travers les nuages sombres qui s'amoncelaient depuis le début de l'après-midi, un fin rayon de soleil, comme le reflet d'un miroir vient lécher les chevilles endolories du condamné.

Et soudain, elle est là. Devant lui. Venue d'un autre monde.

Comment a-t-elle pu franchir les cordons des policiers en tenue ? Et éviter de glisser dans la boue qui l'éclabousse et dont elle se débarrasse en un éclat de rire étincelant ? Nul ne l'a su. Elle vient d'un autre monde. Un monde sans cris ni silences hypocrites.

Un monde où il suffit d'être là. Présent.

Elle essuie son visage d'un linge odorant et délicat. Le sang mêlé aux crachats et à la sueur s'estompe et s'efface. Il lève les yeux. Heureuse inspiration.

Et la lumière que l'homme entrevoit par le sourire de cette femme l'aveugle définitivement à la mort. Il a le temps de réaliser qu'elle plie puis range dans les plis de sa robe le mouchoir taché, souillé, poissé de sanies, perdu.

Il lui reste bien des pas à trébucher, bien des coups à recevoir, davantage de souffrances encore, s'il est possible, à endurer... mais il a enfin vu la lumière. Celle qui n'éblouit pas mais enchante et ensoleille. Sa vie finalement n'aura pas été inutile. Il sait maintenant qu'il ne va pas mourir. L'homme ne se laissera pas mourir.

Malgré les trompeuses apparences, malgré son corps humilié, torturé, transpercé, supplicié, l'homme ne mourra pas. Jamais.

Comment peut-on mourir après avoir vu la lumière du sourire de Véronique ?